

son malheureux sort ? La pitié ne devrait-elle pas dominer chez nous tout autre sentiment, et nous pousser à le sauver malgré son obstination ? Assurément ce ne serait pas la colère qui nous ferait agir.

Cette comparaison s'applique de tous points à l'éducation : elle en donne aussi une image fidèle.

Pourquoi un maître prévoyant et dévoué, attache-t-il une si haute importance, même à l'exécution d'ordres secondaires ? Pourquoi considère-t-il beaucoup moins le fait en lui-même, que l'intention perverse manifestée par la résistance ? C'est que, pour parler comme les légistes et les théologiens, à un certain point de vue, la matière du délit importe peu. Lorsque le criminel vole vingt-cinq francs oubliés dans un coffrefort dont il a brisé la serrure après avoir escaladé la fenêtre, ce n'est pas la somme qui fait la gravité du délit, mais le calcul, la préméditation, la persévérance dans le mal. Or, quelque part qu'on veuille faire à la faiblesse, à l'inattention, à la légèreté de l'enfance, il est certain qu'il y a là une atteinte portée à la loi morale et une atteinte d'autant plus dangereuse, qu'elle menacerait à la longue de compromettre l'entreprise laborieuse de l'éducation, de la même manière qu'il suffit de la plus légère voie d'eau pour que le navire se remplisse et coule à pic.

Ces réflexions permettront au maître de la jeunesse de se placer sans effort à ce point de vue supérieur où toute désobéissance le sollicite à la pitié, au lieu de le provoquer à la colère. Il se met ainsi en dehors du différend qui paraît s'élever entre supérieur et inférieur : ce n'est plus son ordre qui se débat ni son autorité personnelle qui est compromise ; c'est une pauvre âme qu'il s'agit de ramener au bien. Plus elle oppose d'obstination à l'instituteur, plus elle lui semble à plaindre, plus il lui paraît souhaitable de la conquérir.

La douceur dans le commandement n'est donc plus, comme on le voit, une violence qu'on se fait et une sorte de frein qu'on s'impose. Tant qu'on est encore à cette lutte contre soi-même, on n'est point sorti, en effet, des régions incertaines et orageuses de l'impatience. La douceur, au contraire, a une tout

autre origine, plus noble ; elle naît spontanément de tout un ensemble d'idées et de sentiments ; elle porte donc en elle une force et une vertu. Elle donne en outre une bien grande supériorité à celui qui en est armé. Il faut en effet se sentir bien supérieur à un homme pour avoir le droit et la force de le prendre en pitié. C'est ainsi que malgré toute sa condescendance, la douceur ne laisse pas de maintenir l'intervalle voulu entre le supérieur et l'inférieur.

A. RONDELET.

MÉTHODE DE STYLE

VINGT-NEUVIÈME LEÇON.

Le singe et la noix

Le singe autrefois
 Trouvant une noix
 Encor recouverte
 De l'écorce verte,
 Et l'en dépouillant
 Très patiemment
 Dit : " Qu'elle est amère !
 Mais consolons-nous :
 Le fruit qu'elle enserre
 En sera plus doux. "
 Jeunesse volage,
 Méditez ceci :
 L'étude à votre âge,
 Est amère aus-i ;
 Mais prenez courage,
 Et, dans peu de temps,
 Vous direz je gago :
 " Ses fruits sont charmants. "

BLONDEAU DE COMMERCY.

CONVERSATION

1. Quel est le personnage de cette fable ?

C'est le singe : " Le singe autrefois, etc... "

2. Que trouve-t-il et que fait-il ?

Il trouve une noix recouverte de son écorce, et l'en dépouillant, il dit : " Qu'elle est amère ! Mais consolons-nous... "

3. Ne se sert-il que de ses doigts pour ôter l'écorce ?

Il emploie aussi les dents, sinon il n'aurait point dit : " Qu'elle est amère ! "

4. Que disait le singe en ôtant l'écorce ?

" Qu'elle est amère ! Mais consolons-nous : le fruit, etc... "

5. A qui s'adresse l'auteur du texte ?

Aux jeunes gens et aux enfants, ainsi que le marque l'expression " jeunesse volage. "